

Le départ dans le roman du XIX^e siècle

Dahouda Kanaté

Numéro 97, printemps 1995

L'errance en littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kanaté, D. (1995). Le départ dans le roman du XIX^e siècle. *Québec français*, (97), 75–76.

LE DÉPART

DANS LE ROMAN DU XIX^e SIÈCLE

PAR DAHOUDA KANATÉ*

*Oh ! pourquoi donc, quittant les pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?*
Octave Crémazie



Au terme de la lutte politique qui, en 1837-1838, oppose les Patriotes et leur chef, Louis-Joseph Papineau, à la couronne britan-

nique, Lord Durham qualifie les Canadiens français de « peuple sans histoire et sans littérature ». En réaction à ce constat que l'on juge injuste, François-Xavier Garneau élabore son *Histoire du Canada* en quatre volumes, publiés entre 1845 et 1852. De fait, l'œuvre monumentale de l'historien marque l'essor d'un mouvement de renaissance littéraire où s'inscrivent des romans canadiens-français du XIX^e siècle, dont *La terre paternelle*¹ de Patrice Lacombe, *Charles Guérin*² de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et *Jean Rivard, le défricheur*³ d'Antoine Gérin-Lajoie.

Une réalité est récurrente dans ces œuvres d'imagination : celle du « constant désir de départ »⁴ qu'éprouvent généralement les jeunes personnages. Ce besoin de courir l'aventure est refoulé par d'autres héros qui s'interdisent de désertir la terre natale. Partir ! Ne pas partir ! Voilà qui correspond à deux attitudes reflétant les pôles d'une tendance contradictoire qui anime la problématique du départ dans ces romans traditionnels. Mais qu'est-ce qui fonde la nécessité de partir et l'obligation de rester ?

Le rêve du départ

Le besoin de partir des jeunes personnages du roman traditionnel provient d'un sentiment d'insatisfaction qu'alimentent les problèmes existentiels qui assiègent leur espace respectif. Tirant, par exemple, prétexte des contraintes matérielles ou de la férule familiale, ces héros entreprennent de se soumettre à l'errance.

Ainsi, dans *La terre paternelle*, Charles Chauvin décide-t-il de s'engager dans le vent de l'aventure avec la Compagnie du Nord-Ouest afin d'être « affranchi de l'autorité paternelle

et de jouir en maître de sa pleine liberté » (p. 35). Cette même quête de liberté est manifeste dans le roman de P.-J.-O. Chauveau, dans lequel un personnage, Pierre Guérin, alléguant qu'il n'en peut plus d'être un poids mort pour sa mère, prend la résolution de s'expatrier en Europe.

Se relever à leurs propres yeux ainsi qu'à la considération des autres est, pour ces personnages aventuriers, une volonté irrépressible solidaire d'une soif d'indépendance matérielle qui semble impossible à étancher dans leur espace d'origine. Celui-ci est, en effet, perçu comme un univers de souffrance, en raison des dures réalités socio-économiques qu'il impose : la rigueur de la vie campagnarde incite à émigrer dans « les hauts pays » de même que les aspérités des réalités urbaines contraignent à l'exil à l'étranger.

En effet, Charles Chauvin quitte la terre paternelle pour aller « courir après la fortune dans les pays d'en haut » parce que, justement, il ne veut plus supporter « avec résignation et patience les plus grandes adversités » qui sont le lot quotidien de « l'enfant du sol ». La même détermination motive le départ de Pierre Guérin hors de la ferme du père ; mais, en ville, sa quête acharnée pour s'assurer une situation professionnelle se solde par un échec, en raison de l'encombrement des carrières libérales qui font que les jeunes infortunés « s'épouvantent, se désespèrent et s'enfuient ». Désabusé par la vie citadine, le personnage de Chauveau ne voit d'autres issues que de convertir « l'énergie du désespoir » dans le rêve d'une nouvelle vie dont le champ de réalisation semble être l'Europe : « Il court, rapporte sa sœur Louise, une grande chance de faire fortune en pays étrangers » (p. 160).

L'espace étranger, avec ses perspectives d'aventures et de fortune, exerce un pouvoir d'attraction sur l'imaginaire des jeunes personnages du roman traditionnel. En effet, quand ce n'est pas Charles Chauvin qui, du fond de sa campagne, se représente les « voyages aux pays lointains sous mille formes attrayantes », c'est Pierre Guérin qui fantasmait sur les merveilles de la France avant d'avouer son désenchantement.

La fascination pour « l'appel vers l'ailleurs », auquel le désespoir dispose ces personnages, est révélatrice d'une réalité : d'une part, les ambitieux qui s'élancent à la conquête de la ville ou de l'espace étranger éprouvent, généralement, le besoin de fuir « l'avenir exigu » que leur promet une vie présente où ils se sentent à l'étroit ; d'autre part, ils affichent la prétention de découvrir un monde nouveau, l'Eldorado, susceptible de leur offrir la possibilité d'une réussite sociale, la chance d'une vie meilleure. En définitive, le désir de l'aventure qui les enivre provient du dur désir de changer de vie que la quête du bonheur leur inspire.

Si la recherche de la fortune est une préoccupation commune aux héros du roman traditionnel, il faut noter que leur comportement et leur conception divergent quant au lieu de réalisation de la quête du bonheur : aux personnages qui vont quérir la richesse dans l'espace étranger s'opposent des héros pour qui le bonheur ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'espace intérieur.

Hors de la terre, point de salut !

Pour comprendre l'option des personnages qui postulent l'obligation de rester, il faut garder en mémoire que le roman traditionnel naît sous le signe du patriotisme. Le réflexe nationaliste qui transparait dans ces œuvres veut inculquer à la communauté canadienne-française le sens d'une obligation en véhiculant l'ordre de rester à la campagne.

L'attachement sentimental à la terre sera alors fondé sur un rapport de légitimité que les écrivains vont réaliser sur une base dichotomique. C'est ainsi que, dans les romans choisis, le monde rural est représenté comme un univers édenique où les personnages vivent un bonheur pur qui suscite chez le narrateur de *La terre paternelle* ce sentiment exalté : « Heureux, oh ! trop heureux les habitants des campagnes s'ils connaissaient leur bonheur ! » (p. 30).

Cette vision idyllique du monde agraire est finalisée dans le sens du maintien de la communauté à la terre. Si, en conformité avec le discours nationaliste, les romanciers font miroiter les perspectives de fortune qu'offre la campagne, pour s'assurer de la loyauté du héros paysan, il ne manque pas, par ailleurs, de faire peser cette menace : « Hors de la terre, point de salut ! ».

La déviance à ce commandement justifie les déboires de la famille Chauvin. En effet, le père Chauvin s'est rendu coupable d'un double crime : il s'est donné à son fils et il a déserté la terre paternelle avec sa famille. Tout crime méritant châtement, il devra payer tribut à la nature : en ville, les Chauvin font l'expérience de toutes les misères du monde. Leur infortune est sensiblement à la mesure du drame de la plupart des jeunes exilés en ville qui, comme Gustave Charmenil dans *Jean Rivard, le défricheur*, se dessèchent dans une existence rugueuse, à cause de l'encombrement des professions libérales : « Une grande partie des jeunes gens instruits, ou qui se prétendent instruits, sont dans le même cas que moi, et ne vivent qu'en « tirant le diable par la queue » » (p. 92).

La condition malheureuse de Charmenil et l'échec de « la vie aventureuse et dissipée » de Pierre, dans *Charles Guérin*, sont également donnés comme les résultats d'actes démeritoires : ces personnages sont en état de disgrâce pour avoir foulé au pied l'interdiction de s'exiler hors du terroir

paternel. De façon antonymique, Jean Rivard et Charles Guérin sont représentés en état de mérite pour avoir su réprimer le désir d'aventure puis favoriser la mise en valeur des cantons par le défrichement des terres incultes et l'érection des paroisses florissantes.

Dans les œuvres, la condition des personnages est liée aux déterminations spatiales. Ce n'est donc pas par hasard que l'espace étranger est généralement configuré comme l'univers de souffrance des sujets qui y évoluent. Il est construit comme le lieu d'expiation de leur péché de trahison envers la terre d'origine, le microcosme du désenchantement par opposition à la campagne, perçue, elle, comme l'espace de la lumière hors duquel la quête du bonheur ne peut s'accomplir.

L'attachement au pays ou la survivance

En réalité, cette manœuvre narrative fonctionne comme un processus de persuasion mis en œuvre, d'une part, pour décourager les élans expansifs de toute conscience assoiffée d'aventures et, d'autre part, pour justifier le strict respect de l'ordre : rester à la campagne ! Elle vise à inciter les personnages qui veulent se vouer à l'aventure à rester sur la terre paternelle pour éviter certains inconvénients présentés comme consécutifs à la transgression de la défense : ne pas partir !

En voulant enseigner ce que la raison commande, le réflexe nationaliste, qui transparait dans les romans, s'articule autour de structurants idéologiques (l'interdit et le permis) qui fixent les limites de l'action des personnages en suggérant le possible et l'impossible. Par cette démarche, le discours traditionnel nationaliste veut intimider la conscience d'un devoir à remplir : assurer la survie de la race canadienne-française.

Ce besoin de survivance commande la fidélité à la terre et requiert que des personnages marqués du sceau du patriotisme, tels Jean Rivard et Charles Guérin « embrassent la carrière agricole » pour assurer la croissance économique du pays. En ce sens, Lorenzo Surprenant, dans *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, sera perçu comme un traître.

En somme, pour certains personnages du roman traditionnel, courir l'aventure obéit à la nécessité de s'assurer une prospérité personnelle. Pour les héros dotés de la conscience nationaliste, rester sur la terre répond à l'obligation d'assurer la fortune de la collectivité rurale.

La quête légitime du bonheur apparaît ainsi comme l'un des enjeux du départ dans le roman traditionnel, où la défense de partir est liée à la perpétuation et au progrès de la race canadienne-française sur le sol américain. Mais cette vision agriculturiste, que l'idéologie nationaliste a dictée à la littérature, est un reflet qui n'est pas sans envers politique.

* Étudiant au doctorat, Faculté des Lettres, Université Laval.

NOTES

1. Patrice LACOMBE, *La terre paternelle*, Montréal, B.Q. 1993, 91 p.
2. Pierre-Joseph-Olivier CHAUVEAU, *Charles Guérin*, Montréal, Fides, 1978, 392 p.
3. Antoine GÉRIN-LAJOIE, *Jean Rivard, le défricheur, suivi de Jean Rivard, économiste*, Montréal, BQ, 1993, 467 p.
4. Certaines composantes de cette préoccupation sont analysées par Fernand DUMONT dans *Notre société et son roman*, Montréal, Éditions HMH, 1967, p. 39-45.